

Le Repli

On sait que l'ordre de repli du capitaine Anjot, destiné à l'ensemble du dispositif, stipulait un regroupement à la section Lyautey vers 23 heures le dimanche 26 Mars. C'est de ce lieu, sur le flanc ouest du Plateau, que s'ébranla une longue colonne en direction du col du Pertuis, seul passage donnant accès à la vallée de Dingy-St-Clair par les gorges d'Ablon et la traversée du Parmelan. Très dure marche nocturne, harassante dans la neige pour des hommes déjà fatigués par 48 heures de déplacements divers pour éviter les bombardements et les attaques de l'aviation, et qui, de plus, s'étaient chargés avec le maximum de munitions.

Je fus de ceux qui ne purent suivre la cadence. Nous fîmes une halte de quelques heures dans les chalets d'Ablon. C'est ainsi que je fis partie d'un groupe attardé parmi lesquels, notamment, quelques camarades espagnols. La colonne avait poursuivi sa marche. Il fallait, sur ses traces, trouver l'unique passage qui permet de franchir la barre rocheuse du Mont Téréat séparant Ablon du Parmelan. ~~CE NE FUT PAS~~ facile de nuit, de sorte que je suis arrivé au col du Pertuis très attardé, le lundi 27 Mars vers midi, en compagnie de deux camarades, Mison et Dumourat, quelques heures après le passage du groupe principal qui comprenait notamment le capitaine Anjot, les lieutenants Jourdan et Bastian.

Tous trois, nous entreprîmes la descente sur la vallée de Dingy-St-Clair. Parvenus au village des Fournets, un paysan^{M. Dufournet} qui avait vu passer les groupes formés après la consigne de dispersion, en direction des anciens maquis, donnée par le capitaine Anjot, nous prévint de la présence de soldats allemands dans toute la commune, y compris au hameau de La Blonnière et au chalet Chappuis. Il nous donna une bouteille de cidre en nous signalant qu'une trentaine de maquisards, devant l'impossibilité de descendre plus bas, étaient remontés dans la sapinière au pied de la falaise du Parmelan.

Nous partîmes à leur recherche. J'eus la joie de retrouver là les anciens du camp de Mnigod, restés groupés dans la section Lyautey. Le temps pressait. Ensemble nous réfléchîmes à la meilleure solution pour se frayer un passage sans trop de risques. Nous choisîmes de

prendre la direction du chalet Chappuis, en cheminant sous-bois. Arrivés en vue du chalet, à une centaine de mètres, nous mimes un fusil-mitrailleur en batterie, en nous déployant alentours, chacun ayant gardé son armement. Après un temps d'observation, contrairement à nos craintes, aucune présence ennemie ne se percevait autour du chalet. La voie paraissait libre. C'est alors qu'il fut convenu de notre séparation en deux groupes. Le plus important, composé essentiellement de camarades non originaires de la région, décida de prendre la direction d'Aviernoz en utilisant la forêt, avec l'espoir de trouver refuge à la ferme de Mr Métral-Boffod où certains d'entre eux avaient déjà été hébergés avant Glières, dans l'attente d'autres possibilités. Avec André Fumex, Jean Carraz et Marcel Michéa, tous annéciens, nous choisîmes de tenter notre chance pour rejoindre Annecy, avec l'intention de reprendre contact avec les responsables de l'Armée Secrète.

Il devait être environ 16 heures. Prudemment, espacés, nous empruntâmes le traditionnel sentier qui, de Nâves, était suivi pour l'ascension du Parmelan. Après plusieurs poses pour observer ce qui pouvait se passer dans la vallée, nous arrivâmes en bordure de la forêt, près du chalet du Glû, à la nuit tombée. Une cartouchière abandonnée derrière un buisson nous indiqua que quelques isolés nous avaient déjà précédés. Nous ignorions que quelques heures plus tôt, en ces lieux, le capitaine Anjot, le lieutenant Dancet et le sergent Vitipon ainsi que plusieurs camarades espagnols, un peu plus loin, étaient tombés dans une embuscade mortelle. La baraka ? Sans doute ! Mais aussi le fait d'avoir eu la pénombre, puis la nuit comme protection.

A ce stade de notre parcours nous avions devant nous un espace découvert dans lequel on ne pouvait s'engager que de nuit. Bien entendu, il ne pouvait être question de nous approcher du village de Nâves que nous avons laissé sur notre droite, à bonne distance. Notre objectif était de rejoindre au plus vite, car nous pressentions que le bouclage du secteur irait en se resserrant au fil des heures, la ferme de mon oncle Ducret, au village de Provins à Annecy-le-Vieux. Là, nos parents prévenus pourraient nous apporter des vêtements civils car nous étions tous quatre en tenue "chasseurs". Il importait donc de savoir si le pont de Nâves, sur le Fier, était gardé, car il nous paraissait difficile d'envisager de traverser la rivière en crue par la fonte des neiges.

Pour ce faire, nous nous engageâmes dans les prés, à gauche d'un promontoire sur lequel, nous l'avons appris plus tard, était installée une batterie allemande. Nous marchions en direction de la ferme Panisset sise au bord de la route en lacets, à quelques centaines de mètres des premières maisons du chef-lieu, pour nous renseigner. Il devait être près de 20 heures. Ayant traversé un fourré au dessus du mur de soutènement surplombant la route, nous nous apprêtions à la franchir lorsque nous entendimes les pas de quelqu'un qui venait dans notre direction. Nous nous accroupîmes prudemment dans les broussailles, prêts éventuellement à l'interpeler. Soudain, ô surprise, l'individu se mit à fredonner un air en allemand. Le temps d'engager une balle dans le canon en retenant notre souffle, décidés à faire face au cas ou... L'homme passa devant nous, à quelques mètres, comme s'il ne nous avait pas aperçus, poursuivant son chemin. Dans un virage, à une centaine de mètres, il nous semblait distinguer une ou deux silhouettes, peut-être pensions-nous, celles de paysans. Que faire? Le temps jouait contre nous. Il fallait savoir si le pont était gardé. Nous nous redressâmes, prêts à sauter sur la route, lorsqu'un "Halt" résonna, immédiatement suivi de coups de feu dans notre direction. La silhouette que nous avions aperçue était celle d'une sentinelle car la ferme Panisset était occupée par un détachement allemand. Notre sort eût été réglé sans ce tir qui nous évita d'aller frapper à la porte de la ferme comme nous en avions l'intention.

A toutes jambes, nous rebroussâmes chemin en direction du village du Nancir sur Dingy-St-Clair, persuadés que la chasse était engagée à notre poursuite. Passablement exténués, nous nous arrêtâmes dans la déclivité d'un ruisseau pour nous camoufler et y passer la nuit. Le lendemain matin, mardi 27 mars, au lever du jour, nous décidâmes de prendre le risque de traverser le Fier dans les gorges de Dingy pour tenter de rallier la ferme Cotterlaz, à Sur-les-Bois, commune d'Annecy-le-Vieux, car nous savions qu'elle était un point de chute pour les maquisards. *de l'ex camp de Manigod -*

Le courant de la rivière était rapide. Un seul d'entre nous, Jean Carraz, savait nager. Ce fut lui qui s'engagea le premier. Il fut immédiatement entraîné et dû s'accrocher à une branche pour ne pas être ^{emporté} ~~entraîné~~. Fort heureusement, prospectant la rive, nous eumes la chance de trouver un câble tendu pour transborder des fascines de bois. En s'agrippant à lui nous nous retrouvâmes de l'autre côté, *transi de froid dans nos vêtements gonflés d'eau de neige -*

Repérant rapidement une dépression qui pouvait masquer notre progression nous pûmes, par bonds successifs, atteindre la ferme Cotterlaz où nous fûmes tous quatre restaurés et hébergés jusqu'à la nuit suivante, avec un inoubliable accueil chaleureux, et au mépris des risques encourus par cette valeureuse famille dont l'habitation surplombait de quelques centaines de mètres une batterie allemande dirigée contre les flancs du Parmelan.

Annecy était en vue. Nous étions presque sauvés !

Alphonse Métral

15 octobre 1992

Il nous restait à rejoindre nos familles, dans une ville en alerte, avant le couvre-feu dès 20 heures. Profitant des mesures d'extinction de toute lumière, pilotés jusqu'en lisière de la forêt par le fils Cotterlaz, nous atteignimes la ferme Peccoud, à Vignières, puis Annecy par l'avenue des Barattes. Quelle joie pour nos parents dont on devine avec quelle angoisse ils avaient assisté aux raids de l'aviation allemande contre le Plateau !

Comme il fallait s'y attendre, les rafles se multiplièrent en ville dans les jours suivants. La prudence commanda de se faire oublier pendant quelques temps en trouvant refuge en dehors de l'agglomération, dans l'attente d'une reprise de contact avec la Résistance.

Journées d'intense anxiété par les nouvelles qui nous apprenaient l'enfermement d'une centaine de camarades prisonniers, dans le manège de la caserne de la Garde-Mobile, les tortures et la fusillade de tant d'autres tout le long des itinéraires de repli !

Mais le combat clandestin continuait. Le commandant Humbert Clair venait d'installer le P.C départemental de l'Armée Secrète à Gillon, à quatre kilomètres d'Annecy, chez Mr et Mme Hannequin, admirables et courageux patriotes. C'est là qu'André Fumex et moi-même, nous le rejoignimes pour des missions de liaison, utilisant notamment une boîte aux lettres particulièrement discrète à l'intérieur de la porte d'un hangard du moulin de Mr André Bérard, membre actif de l'A.S et qui nous offrit l'hospitalité en mettant à notre disposition une chambre chez sa tante, à Poisy, où nous nous rendions à la nuit tombée.

Bien vite, la sécurité exigea que le P.C quitte Gillon pour Allonzier-la-Caille, en attendant d'autres lieux, les événements se précipitant, tandis que jour après jour les camps de maquis se reconstituaient en montagne avec les Rescapés.

Le débarquement des troupes alliées était proche, l'espoir toujours plus grand !